Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 56 (1968)

Heft: 87

Artikel: Communiqué : des réfugiés par milliers

Autor: Senn, Renée

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-272050

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Regard sur le monde

Assia, jeune fille de Tunis

Il pleuvotait ce jour-là à Tunis. Tout en parlant, Assia s'est emparée de mes mèches trempées et lamentables, a sorti de son sac un élastique et deux épingles. Quelques instants plus tard, elle me montre dans une glace le résultat de son initiative. Miracle ! je suis convenablement coiffée.

— Je croyais que vous vous destiniez à l'enseignement. Je ne savais pas que vous étiez coiffeuse.

— Bien sûr que je me prépare à enseigner, et même à des grandes... Mais je sais aussi coiffer, réparer un appareil électrique et des tas de choses encore. Ce n'est pas que je sois spécialement adroite — quand j'étais petite on m'a souvent grondée parce que j'étais empotée — mais au « centre », on m'a appris à me servir de mes mains. Tout en allant chaque jour à Radès, je prépare mon trousseau ; il avance tellement que mes sœurs n'en reviennent pas.

La jeune fille me raconte ses projets. Ses explications sont sans cesse entrecoupées par des phrases du genre : « Je veux changer les filles », « Je veux transformer les petites qui ne sont jamais sorties en femmes modernes et évoluées », « Il faut qu'elles apprennent aussi à dresser joliment, proprement une table, même si elles n'ont pas grand-chose à mettre dans les assiettes ».

Je crois comprendre qu'Assia a d'autres ambitions que celle de devenir institutrice, que comme Monsieur Jourdain faisant de la prose, elle joue à Pygmalion sans le savoir... Mais où puisera-t-elle la force et la patience nécessaires ? Et la compétence, donc.

Assia continue :

— Et des petites filles qui ont tout à apprendre, ce n'est pas ce qui manque chez nous !

En effet, je crois n'avoir encore jamais vu dans un autre pays autant de fillettes se rendant par groupes à l'école, ou en sortant. C'est un spectacle réconfortant que de voir autant de petits tabliers de couleur, bien nets, autant de cartables au dos ou sous le bras. La pénurie des maîtres et maîtresses d'école oblige chaque enseignant à faire la classe successivement à deux ou trois groupes d'enfants chaque jour. Et si les enseignants ne sont pas suffisamment nombreux, les enfants tunisiens sont, eux, une multitude...

Ces quelques heures quotidiennes passées sur les bancs de l'école primaire constituent une promotion pour toutes ces petites filles dont les mères sont dans la plupart des cas illettrées. Mais l'instruction primaire ne saurait suffire à assurer l'avenir de ces enfants.

L'apprentissage qui les attend leur paraît dur, parfois même injuste. Les plus douées se sentent frustrées quand la pauvreté de leurs parents les oblige à choisir entre l'atelier et l'usine ; les moins douées ne voient dans le travail qu'une sorte de fatalité sinon de malédiction.

Or, depuis peu, Assia me le dira et ses compagnes du groupe de préparation professionnelle de Radès me le confirmeront, les choses sont en train de changer.

POUR ENSEIGNER, IL FAUT UN SOLIDE BAGAGE INTELLECTUEL

Assia est une agréable brune de 22 ans, rieuse et sportive, malgré ses lunettes qui lui donnent un petit air d'intellectuelle. Elle est, comme beaucoup de jeunes filles du centre, d'une famille nombreuse : huit frères et sœurs. Six années d'études secondaires techniques, des diplômes d'arabe et de français, des résultats satisfaisants aux tests classiques d'orientation professionnelle (bagage assez rare pour une jeune fille dans un pays en voie de développement) lui permettraient de prétendre à une carrière confortable. Assia a d'autre part un fiancé, qui, précise-t-elle, ne lui a pas été imposé par ses parents, mais qu'elle a choisi. C'est là un signe de la véritable révolution qui est en train de se faire dans les esprits en Tunisie : dans le Maghreb, durant des siècles, les jeunes filles étaient voilées, cloîtrées par leur famille jusqu'au jour où elles étaient livrées au mari choisi pour elles et non par elles. Mais Assia, libre de se marier, est désireuse de « contribuer au combat livré contre le sous-développement » (elle me cite là une déclaration du président Bourguiba). Elle a la vocation et tient à l'affirmer :

— Je ne suis pas pressée de me marier, je n'ai pas fait des études pour rien. Maintenant, j'apprends à enseigner. Après mon mariage, je dirigerai un centre de préapprentissage qui me sera confié.

UNE EXPÉRIENCE PILOTE : LA FORMATION DES FUTURES MONITRICES A RADÈS

C'est à la suite d'une simple annonce dans le journal et après un examen préalable qu'elle a été admise à l'Institut national de formation et de perfectionnement professionnel de Radès, où elle passera deux années.

C'est dans l'Institut le lieu où se forment les monitrices destinées à diriger et animer les centres de préapprentissage féminin qui s'ouvriront peu à peu dans tout le pays. L'expérience pilote vient de commencer. Si elle réussit, elle permettra à de nombreuses jeunes filles tunisiennes qui n'ont pas pu, pour diverses raisons, dépasser le stade de l'école primaire, de prendre conscience du monde, de la société où elles vivent et de ce que sera leur travail. Après le préapprentissage, les jeunes filles doivent pouvoir, avec un esprit plus ouvert et des moyens accrus, accéder soit à un apprentissage sous contrat, dans une entreprise, soit à une formation professionnelle spécifique, soit à un emploi rémunéré.

Radès est une ville toute neuve, bâtie sur l'emplacement d'un faubourg de l'ancienne Carthage. L'institut et ses divers centres d'application, qu'ils soient de préapprentissage ou de formation, occupent une série de bâtiments et de pavillons tout blancs, véritable cité dans la cité. C'est aussi un modèle de coopération technique internationale bien comprise.

Créé en 1963 par le gouvernement tunisien avec l'aide du Fonds spécial des Nations Unies (aujourd'hui partie intégrante du programme des Nations Unies pour le développement), l'Institut de Radès est devenu un laboratoire d'étude des méthodes et des techniques de la formation et du perfectionnement professionnel en Tunisie, tels qu'ils répondent à la politique active de l'emploi. Une équipe d'experts du Bureau international du Travail a participé à la préparation d'un personnel formateur tunisien responsable de la mise en œuvre des divers systèmes de formation professionnelle, dont le préapprentissage constitue la base. Pour en favoriser le développement, le Fonds des Nations Unies pour l'enfance (UNICEF), soucieux de la préparation à la vie des adolescents, prête à ce programme, depuis 1963, une aide substantielle servant, dans la phase actuelle, la promotion des jeunes filles qui sont issues du milieu social le plus modeste.

En entrant à l'Institut, on peut lire sur les murs : « On enseigne toujours trop vite et trop abstrait » et l'on a hâte de s'assurer que tout sera mis en œuvre pour que ces deux écueils soient évités. Un expert du BIT, Mlle Aselle-Ferrand, et son homologue tunisienne, Mme Sfar, ont pour tâche de former leurs stagiaires-monitrices de façon qu'elles soient véritablement aptes à comprendre les difficultés que rencontreront leurs propres élèves dans n'importe quel domaine professionnel. Est-ce qu'une telle formation est possible pour des jeunes filles qui ont à peine franchi le stade de l'enseignement secondaire ? Qu'est-ce qui les a poussées à choisir cette voie ? De quel milieu proviennent-elles ?

LE ROLE DE LA FAMILLE DANS LA PROMOTION DE LA JEUNE FILLE

J'accepte l'invitation d'Assia à me rendre dans la maison de ses parents, chez qui elle vit. La mère est accueillante, souriante, mais ne parle pas un mot de français. Assia m'apprend qu'elle n'est jamais sortie sans voile, qu'elle ne sait ni lire ni écrire et que, bien que son mari la laisse maintenant aller seule au marché, elle hésite car elle ne sait pas compter et a peur de se faire voler par les commerçants. Le père est un retraité de la police. Il m'explique qu'il a décidé que tous ses enfants iraient à l'école et continueraient même leurs études s'ils le désirent. Il ne fait pas de différence entre ses filles et ses garçons. Toujours souriante et muette, la maman m'offre du thé à la menthe et des petits gâteaux, m'épluche des oranges du jardin pour m'en offrir des quartiers. Je fais le tour de la maison, dont Assia est visiblement fière. Ses parents sont surtout fiers des signes extérieurs de leur évolution : meubles français style 1925 soigneusement entretenus, photos de Sheila et de Johnny Halliday au mur, découpées dans les magazines et voisinant avec d'autres « idoles » que je n'ai pas su reconnaître et un champion de boxe. Pas de trace de livres ni d'aucun de ces objets typiquement tunisiens, comme on en trouve dans d'autres milieux.

Quand je retrouve Assia à Radès, j'ai l'impression que mille lieues la séparent de la maison proprette où j'ai trouvé tant de chaleur humaine. Mille lieues et combien de siècles, malgré les images des idoles modernes aux murs.

Toujours affable et charmante, Assia ne me cache pas sa joie de m'avoir montré des parents aussi libéraux :

— Quand mon fiancé était ici — maintenant il travaille en Allemagne comme mécanicien — ils me laissaient sortir seule avec lui, même le soir. Mon fiancé est lui aussi très content de la voie que j'ai choisie, mais il sait comme moi que ce ne sera pas un travail facile.

A RADÈS, LES STAGES PRATIQUES COMPLÈTENT LA FORMATION THÉORIQUE

— Comment concevez-vous votre tâche ?

— J'aurai 40 filles à préparer à leur travail. Et ce travail, je le connais maintenant. Pas seulement parce que je l'ai appris dans les livres, mais parce que je l'ai fait moi-même, comme toutes les stagiaires de Radès. J'ai accompli six stages au milieu des apprenties. Chaque stage a duré au moins deux semaines. Cela n'a pas toujours été drôle, parfois cela a été même très dur, mais j'ai beaucoup appris sur la vie.

— Quoi, par exemple?

— J'ai travaillé comme vendeuse dans un grand magasin... Ce que les clientes peuvent être odieuses quand elle ne savent pas ce qu'elles veulent, quand elles fouillent partout sans rien acheter. Dire que j'étais peut-être comme elles avant... Je sais maintenant la patience qu'il faut pour les supporter, et combien il est important d'être polie, qu'on soit vendeuse ou cliente.

J'ai fait aussi un stage dans l'hôtellerie. C'était épuisant : faire à fond dix ou douze chambres sans s'arrêter, c'est dur. Mais je saurai maintenant expliquer aux filles comment s'en tirer pour le mieux, quand on a un service d'étage dans un palace. Et puis j'ai travaillé dans la coiffure : cela m'a moins déplu. J'ai connu aussi l'atelier de couture industrielle où j'ai appris à vivre en groupe, à comprendre la vie sociale. Partout où l'on passe, dans tous ces stages, on peut se faire des amis, on s'intéresse aux autres.

Une de ses compagnes commente :

— Moi qui n'avais jamais fait de travail manuel, quand pendant mon stage je devais ranger toute la journée des fruits dans des caisses, j'ai été dégoûtée pendant des semaines des clémentines, des oranges... mais je crois m'être fait là des amis pour la vie, des filles et des garçons venant de milieux que je ne connaissais pas, et j'ai appris des choses de la vie que je ne pouvais pas apprendre à la maison. Depuis que j'ai accompli mon stage de femme de chambre à l'hôtel Hilton, je fais les lits trois fois plus vite et mieux qu'avant. Et pourtant, comme je suis l'aînée de neuf enfants, j'en ai fait des lits dans ma vie... C'est comme si à Radès on m'avait appris à me servir de mes mains.

L'ADAPTATION PSYCHOLOGIQUE ET MANUELLE

Je commence à mieux comprendre ce que Mlle Aselle-Ferrand entend par « méthode de préparation gestuelle et psychomotrice », qu'elle et Mme Sfar enseignent. Il faut que les jeunes filles qu'elles forment soient capables de s'adapter mentalement et manuellement aux techniques de divers métiers, mais aussi qu'elles consentent à la discipline de ce travail dont elles devront se sentir responsables.

Je retrouve cette « adaptabilité » chez Assia, qui semble avoir allègrement supporté le dépaysement que devaient créer pour elle toutes ces expériences. Le chemin peut paraître long entre sa maison douillette et les divers milieux dans lesquels elle a été plongée. Mais Assia m'assure qu'elle est satisfaite de l'avoir parcouru et me décrit en détail son stage préféré : à la Pharmacie centrale.

Cette pharmacie m'est présentée par toutes les filles comme un monde mystérieux et quelque peu enchanteur, avec mille secrets à percer. Au point qu'une des élèves m'a dit :

— Quand j'aurai des enfants, ils seront pharmaciens.

Elle s'appelle Zaîna, sa mère aussi a été élevée dans des conceptions traditionnelles.

— Ce que nous voulons faire, c'est aider les filles, leur donner de l'espoir, les encourager à choisir, puis à exécuter le travail qui leur convient le mieux.

Si Assia et ses compagnes persistent si gentiment dans leurs bonnes dispositions, le programme que les experts du BIT les convient à suivre frappe par son aspect pratique. Car, pour que tant d'intentions louables puissent prendre corps, il faudra aux formatrices un bagage solide.

PÉDAGOGIE APPPLIQUÉE

J'assiste à un cours : les jeunes filles apprennent à utiliser avec la même habileté leurs deux mains et à lire rapidement des symboles. Pendant qu'elles s'appliquent à faire un exercice qui me semble particulièrement compliqué, je jette un regard sur le programme de formation pédagogique et j'y trouve les noms de J.-J. Rousseau, Montessori, Decroly, Ferrière, Pestalozzi. Il y est question d'exercices manuels à but intellectuel, de calcul accéléré et de travaux pratiques allant de la présentation du carnet de correspondance aux programmes de réunions et de discussions. La discipline n'est pas oubliée : on apprend aux futures instructrices quelles sont les sanctions qu'elles pourront donner, lesquelles seront interdites dans le centre de préapprentissage qui leur sera confié, ce que devront être les rapports entre le centre et les familles, comment concevoir le travail d'équipe et pratiquer l'autodiscipline.

Tout cela me paraît beaucoup. Mais Assia voit grand :

— Il faut en connaître des choses si l'on est décidé à enseigner à des jeunes sorties de l'école ce que peut être leur vie en dehors de leur travail. Nous devons être capables de leur enseigner l'hygiène, la diététique, la couture, le dessin, de leur faire aimer la lecture, la musique, de leur apprendre à tenir un budget, à organiser l'emploi du temps pour chaque jour de la semaine, à élever plus tard leur famille. Tout, quoi ! Ces petites ne savent pas grand-chose et il faut qu'elles profitent au maximum du temps qu'elles passeront au centre de préapprentissage féminin. Notre programme de pédagogie des travaux nous apprend aussi à manier des outils, à effectuer des réparations, à changer des plombs, pour l'enseigner à notre tour. Pour cela, il nous faut être disciplinées, ne pas être nerveuses, si nous voulons vraiment apprendre les choses de la vie.

C'est maintenant l'heure du cours de gymnastique mentale. Les élèves répondent sans gêne aux questions que leur posent les monitrices. L'expert du BIT me fait remarquer qu'à leur arrivée presque toutes ces jeunes filles étaient timides au point de ne pas pouvoir prendre la parole. Maintenant non seulement elles posent des questions pertinentes, mais encore les énoncent clairement.

On m'invite à la cantine. Mme Sfar me fait observer avec quelle aisance les jeunes gens de l'Institut et les jeunes filles se côtoient, et cela sans que les parents trouvent quoi que ce soit à redire.

L'INSTITUT DE RADÈS A PRIS UN BON DÉPART

Quand l'expert du BIT partira après avoir mis définitivement la locomotive sur les rails, la jeune Mme Sfar sera seule avec ses assistantes tunisiennes à conduire la machine. Une demi-heure de conversation autour de plats pimentés à souhait, dans le brouhaha des voix des jeunes filles, suffit à me convaincre que cette belle éducatrice possède la force d'âme, la générosité de cœur et la souplesse d'esprit indispensables pour assumer une responsabilité écrasante: former des équipes d'instructrices conscientes et compétentes, dans un pays où la promotion de la femme est un idéal nécessaire en même temps qu'une tâche quotidienne.

Isabelle Vichniac
BIT Panorama

Croquis du jour

Les fins-becs

Saint-Blaise.

C'est jeudi soir. De graves messieurs se hâtent en se dirigeant vers le collège. Ils ont assurément une séance importante qui va décider de l'avenir du village. Vont-ils discuter du plan d'urbanisme, de l'épuration des eaux, de la prochaine hausse d'impôts, toutes questions intéressantes dont la solution suscite bien des remous dans l'opinion publique ? Pourtant, le local habituel est l'Hôtel communal...

Piquée par la curiosité, nous suivons le jovial entrepreneur, lequel salue un viticulteur grisonnant, puis le président de commune. Arrivent tel employé de bureau, un retraité des assurances, le ramoneur, le toubib et voici encore le marchand de vins, un imprimeur, un horloger, un photographe. Par la porte entr'ouverte nous parviennent des rires et des voix gaies et claironnantes.

C'est vers la cuisine de l'école ménagère que vont alors nos « graves » messieurs, et nous humons bientôt des odeurs d'osso bucco, ou est-ce de gigot ? A vous mettre l'eau à la bouche.

En effet, il y aura bientôt douze ans que fut fondé le groupe des « Fins Becs », rassemblant 18 amis bien gourmets autour d'un excellent chef de cuisine. Celui-ci s'efforce chaque semaine, et durant tout l'hiver, d'apporter des recettes inédites. La préparation se fait avec bonne humeur, et chacun a sa tâche bien définie. L'un coupe les oignons avec dextérité, l'autre a la spécialité du bon café, un troisième tourne les sauces sans les rater. Les épouses seraient bien amusées de voir leurs maris éplucher pommes de terre et légumes ou arroser le rôti (en se brûlant un peu) alors qu'ils ne brillent pas à la maison par leur collaboration culinaire.

Au printemps, pour bien terminer la saison, on invite les dames à venir déguster. On met les petits plats dans les grands, pour montrer de quoi l'on est capable. Le service est impeccable, les conjointes, ravies, papotent. Interdiction pour elles de mettre le nez dans la cuisine !

L'initiative paraît heureuse, l'homme ayant besoin de détente, et cette forme-là de loisirs lui permet peut-être de comprendre un peu mieux le travail féminin.

A - B

COMMUNIQUÉ

Des réfugiés par milliers

Il y avait cette petite vieille qui avait perdu la tête. Elle tournait en rond dans sa chambre, suspendant du linge propre, lavé et relavé dans un souci absurde et pathologique de propreté, disant : « Ma vue baisse, je n'y vois plus, je vois « tout blanc » mais c'est égal, dans cette maison on me traite bien, la nourriture est bonne, tout le monde est bienveillant ». Tordue par l'arthrite, elle souhaitait mourir, elle demandait à Dieu de la rappeler dans son paradis, bientôt.

Il y avait cet homme jeune encore mais que l'on avait placé dans un foyer pour réfugiés âgés car les privations, les malheurs, la tuberculose avaient fait de lui un « vieux » avant son heure. Il nous dit, en reprenant péniblement son souffle entre chaque mot, qu'il souhaitait rentrer dans sa patrie mais que sa patrie ne répondait pas à ses demandes réitérées : un réfugié, c'est cela. Un homme qui — en quittant son pays d'origine — fait un voyage sans retour.

Il y avait cette dame qui perdit son mari ici, dans ce foyer, il y a quelques années. Elle vient de se remarier avec un autre réfugié, sans-patrie, déraciné comme elle. Elle aide au ménage collectif, elle ne porte pas ses 65 ans d'âge. Elle a l'air heureux, tant il est vrai qu'on peut construire son bonheur même quand on est déraciné depuis plus de quarante ans.

Tous ces gens, nous les avons vus l'autre jour dans une grande maison qui héberge, en Suisse, dans les Grisons, des sans-patrie nécessiteux, âgés ou invalides. Ils viennent des quatre coins du monde. Leur seul dénominateur commun : ils n'ont plus de patrie et sont venus chercher la paix et la sécurité en Suisse. C'est pour eux et pour tous les réfugiés dans la peine que l'Aide suisse aux réfugiés effectue ce mois-ci sa collecte nationale.

Renée Senn.